

Mercredi 2 Octobre 2013

tendance



Le culte du mois

Entre rééditions et inédits retrouvés, cet automne nous abreuve de livres cultes. Entre autres, la réédition d'**Epépe**, un roman hongrois délirant.

Roman hongrois paru en 1970, best-seller traduit en vingt langues (et pour la première fois en France en 1990), *Epépe* est le genre de pépite que se repassent les écrivains, mais qui, pour Dieu sait quelles raisons obscures, n'a jamais trouvé le chemin vers la reconnaissance de masse. Préfacé par Emmanuel Carrère en 2005, il reparait aujourd'hui, nouvelle occasion de découvrir le monde étrange de Ferenc Karinthy.

Budaï, linguiste émérite, en route pour un congrès à Helsinki, échoue dans une ville inconnue. On y parle un langage "étrange et inouï", partout des gens se massent

en d'interminables files d'attente ou suivent des inscriptions indéchiffrables. "Ne pas se laisser aller, c'est l'essentiel", se convainc d'abord l'universitaire. Par tous les moyens, il tente d'établir le contact, interpelle des passants dans la rue, s'adresse à eux dans chacune des dix langues qu'il maîtrise, mime un avion en espérant qu'on lui indiquera la direction de l'aéroport...

A chaque essai, c'est un nouvel échec : le dialecte résiste à toutes ses tentatives d'apprentissage, les habitants de cet "océan étranger" dont il ne connaît même pas le nom se montrent affreusement butés dans leur refus de communiquer. Chaque

acte banal du quotidien (acheter à manger, payer sa note d'hôtel) se mue en une lutte grotesque et humiliante. Malgré son acharnement, chaque jour grignote un peu de son entrain, entame un peu plus sa certitude de trouver un moyen de se tirer de cette imbécile méprise. Même la ravissante liftière de son hôtel, dont il peine à comprendre jusqu'au prénom ("Bébé", "Diédié", "Dédé", "Epépe"?), et avec qui il parvient à instaurer un rapport de séduction, ne semble pas vouloir l'épauler dans ses tentatives désespérées de déchiffrer cet idiome absurde.

Forcément kafkaïen, *Epépe* évoque *After Hours* ou *Un jour sans fin*, ces films anxiogènes

où l'intelligence et le sens logique sont piétinés par un monde devenu soudain hostile. Formidable épopée solitaire, le roman devient l'allégorie de la résistance à l'avalissement, à mesure que l'humanité du pauvre Budaï, fracassée sur un mur d'incompréhension, se tarit. L'humain n'est rien sinon un être social, clame Karinthy, le salut, c'est les autres, qui nous préservent de l'isolement et de la folie.

Passionnant et actuel, Epépe est d'autant plus fascinant à l'heure où l'ultracommunication creuse ensevelit tout. Dans sa préface, Emmanuel Carrère évoque le cas d'Andras Toma, cet Hongrois capturé par les Soviétiques en 1944 et retrouvé en 2000 dans un hôpital psychiatrique en Sibérie. En cinquante-quatre ans d'emprisonnement, il n'avait pas appris un mot de russe. Aurait-il eu l'intelligence, ou la vigueur, nécessaire pour dialoguer avec ses geôliers, il aurait sans doute été libéré. Mais, même si le héros d'*Epépe* n'arrête jamais d'essayer, lui non plus ne parvient jamais à se faire comprendre. Et comme Andras Toma, il lui est impossible d'exister dans cet univers étranger, faute de pouvoir parler.

Clémentine Goldszal

Epépe de Ferenc Karinthy (Zulma), traduit du hongrois par Judith et Pierre Karinthy, 288 pages, 9,95 €